



Sociétés et jeunes en difficulté

Revue pluridisciplinaire de recherche

n°4 | Automne 2007

Circulations juvéniles et usages adolescents de l'espace

Parcourir les espaces du proche, de l'intime à la cité

François Ménard et Elisabeth Zucker



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sejed/2223>

ISSN : 1953-8375

Éditeur

École nationale de la protection judiciaire de la jeunesse

Référence électronique

François Ménard et Elisabeth Zucker, « Parcourir les espaces du proche, de l'intime à la cité », *Sociétés et jeunes en difficulté* [En ligne], n°4 | Automne 2007, mis en ligne le 27 mars 2008, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sejed/2223>

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.



Sociétés et jeunes en difficulté est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Parcourir les espaces du proche, de l'intime à la cité

François Ménard et Elisabeth Zucker

- 1 Nos sociétés – peut-être devrions-nous dire notre société – ont un problème avec la place des jeunes... Dit comme cela, la chose n'est pas nouvelle. Précisons un peu : nos sociétés ont un problème avec la place des jeunes dans le logement, au travail, dans la rue ou plus largement dans les espaces publics... Oui, mais encore ? Entendons alors la « place » des jeunes en son sens le plus littéral : un espace matériel, sensible, que l'on peut éprouver par le mouvement, l'occupation, l'installation ou l'aménagement, et l'on perçoit bien qu'il se joue quelque chose de particulier aujourd'hui. Qu'il s'agisse des difficultés d'accès à un logement autonome, des conflits engendrés par l'occupation des pieds d'immeubles par des jeunes dans les quartiers populaires, des restrictions d'accès à l'emploi en raison d'une adresse stigmatisée, de la circulation des jeunes filles dans les espaces soumis à la règle des garçons ou de la circulation en groupe des garçons dans les lieux attractifs des centre-ville... il y a bien une problématique du lieu et de l'accès, du dedans et du dehors qui touche aujourd'hui les jeunes et se manifeste de manière puissante dans l'ensemble du corps social.
- 2 Dans les sociétés occidentales et méditerranéennes, le passage du « dedans » au « dehors » accompagne selon des configurations multiples les transitions de l'enfance vers l'âge adulte. Ce passage est à la fois matériel et symbolique. Il ne va d'ailleurs pas de soi. Il est un affranchissement, parfois assumé, parfois conquis de haute lutte contre soi-même ou l'univers familial, parfois au contraire subi et contraint. L'en-dehors ne se définit toutefois pas comme simple espace du détachement par défaut. Il constitue un moment, mieux : une expérience. Celle d'une possible socialisation nouvelle, celle de la production d'une intériorité propre, un « dedans » « en dedans de soi » qui, plus tard, pourra s'incarner dans un espace plus large, accueillir l'altérité, et fournir les bases de ce privilège adulte qu'est l'hospitalité : cette aptitude à recevoir dans un espace à soi qui n'est pas soi-même.
- 3 Nos sociétés ont appris à reconnaître, à apprivoiser puis à gérer cette transition, même si, selon les contextes sociaux, familiaux, et la singularité de chacun, elle demeure une

expérience délicate, un moment de vulnérabilisation tant pour les jeunes que pour leur entourage. D'où l'importance, également, des espaces de transition, des interstices, des lieux de repli ou de rebond, à l'abri du dehors et à l'écart du dedans, qui sont autant de possibilités de construction de soi singulières, autant de formes de socialisations inédites.

- 4 Que ce passe-t-il lorsque cette dialectique du dehors et du dedans se trouve contrariée, soumise à des injonctions, à des pressions et des contraintes nouvelles, lorsqu'elle prend des figures qui ne sont plus seulement celles du conflit de génération, lorsqu'elle n'emprunte plus les formes de l'émancipation sociale mais qu'elle se mue en désarroi civil, c'est-à-dire en un « désordre », pour reprendre l'étymologie du mot, inquiétant tout à la fois les arrangements de la Cité et la légitimité de chacun à se mouvoir au sein de ses espaces.
- 5 Car c'est bien de cela dont-il s'agit ici et que les articles rassemblés pour ce numéro explorent : de cette tension qui traverse la construction juvénile des rapports à l'espace et qui prend une acuité particulière lorsqu'elle croise les autres lignes de tensions qui structurent les rapports sociaux aujourd'hui : rapports de genre, inégalités sociales, mais aussi rapport centre-périphéries, mondialisation-ancrage local, etc.
- 6 Sans prétendre circonscrire la question par ces quelques articles, nous voudrions proposer quelques pistes de réflexion qu'ils permettent d'esquisser.
La jeunesse... un spectre qui hante la politique de la ville
- 7 Plusieurs auteurs de ce dossier ont inscrit leurs observations dans les territoires dits de la politique de la ville. On ne s'en étonnera pas. La politique de la ville entretient en effet un rapport paradoxal aux questions posées par la situation de la jeunesse de « ses » quartiers. Elle s'est toujours refusée à se définir comme une politique de la jeunesse alors même que cette question lui est consubstantielle, ne serait-ce qu'à travers les événements qui en scandent régulièrement l'actualité (au point d'être à l'origine de ses grands plans de relance). Des quartiers flambent et l'on répond « urbanisme », « insertion », « lutte contre la délinquance », dans des configurations où les jeunes sont considérés tantôt comme problème, tantôt comme victimes, de plus en plus comme menace.
- 8 Interrogé à ce sujet il y a quelques années (bien avant les émeutes de 2005), Philippe Estèbe, connu pour ses travaux sur la politique de la ville et non sur la jeunesse, introduisait son propos par une formule : « Un spectre hante la politique de la ville... celui de la jeunesse. » Ce qui pouvait passer alors pour un clin d'œil ou une figure de style est plus que jamais d'actualité. Ce caractère spectral dans tous les sens du terme (âmes errantes dont on craint l'esprit vengeur, source de lumière perçue de manière diffuse, décomposée et fragmentée) nous dit bien qu'il s'agit là d'une présence visible mais dont la place est problématique. Une présence *dans* la ville, *dans* ses quartiers, mais pas là où on l'attend, extérieure en quelque sorte à l'usage policé des lieux. À telle enseigne que la politique de la ville peut se lire comme une entreprise visant à extirper cette présence du dehors où elle est enfermée. Il n'est guère étonnant que les équipements de quartiers dédiés à la jeunesse deviennent des lieux d'une tension extrême, objets de toutes les stratégies, trop inscrits dans le quotidien du quartier pour prétendre présenter un ailleurs, trop impliqués dans le jeu institutionnel pour ne pas passer pour l'incarnation d'un ordre étranger au quartier.
- 9 Contraints à ce dehors des espaces réservés et fermés, les jeunes Français d'origine étrangère, particulièrement nombreux dans ces espaces justement dits « de relégation » sont alors amenés à vivre, sur le territoire même de la commune où ils habitent, la

fermeture des frontières qu'ont réussi à franchir leurs parents. Pour eux – et aussi, d'une certaine façon, pour les autres jeunes – tout se passe comme si l'accès à la reconnaissance du droit à « être là » et y avoir pleinement sa place passait par un saut d'obstacles figurés par des cercles concentriques de plus en plus étroits, dont le centre, la liberté d'aller et venir, réservée aux citoyens riches, serait sans cesse repoussé. Paradoxalement, les filles à qui le dehors est souvent défendu, éveillent moins la méfiance mais sont plus exposées.

- 10 La politique de rénovation urbaine – nouvelle morphologie spatiale pensée « pour eux », dans le meilleur des cas, mais « sans eux » – introduit une violence symbolique et une dépossession supplémentaire. L'article de Solène Gaudin décrit comment, dans la remise en cause de cet espace intérieur que constitue le logement, ceux qui cumulent le plus de difficultés sont touchés au plus intime par des transformations qu'ils ne peuvent en rien maîtriser. Certains espaces pourtant très décriés avant leur démolition sont parfois vécus comme des « membres fantômes » du quartier, autre spectre là aussi, et laissent autour de leur emplacement des regroupements ou des itinéraires qui subsistent dans le flottement et l'errance, tandis que les nouvelles constructions semblent interdites aux anciens du quartier.

Jeux institutionnels, topographies et circulations juvéniles

- 11 Dans ce premier contexte d'observation, où la question posée est celle de la participation des jeunes aux décisions qui les concernent, le rapport des jeunes aux institutions se caractérise principalement par une absence : leurs « besoins » (en matière de logement mais aussi de loisirs et d'espaces, dédiés ou non) sont déterminés par des tiers experts et les principaux intéressés ne disposent que d'un pouvoir de réaction qui les infantilise.
- 12 À Saint-Denis, Véronique Bordes nous laisse entrevoir des relations beaucoup plus complexes entre les jeunes et « l'institution », où l'ensemble du territoire urbain – centre ville ancien comme périphérie – est le terrain de jeux subtils de visibilité et de pouvoirs : l'auteur s'y intéresse tout spécialement à l'incidence du déplacement des services destinés aux jeunes sur les tracés de circulation qu'ils empruntent. Contrairement à la politique de rénovation urbaine cette modification ne semble pas vécue comme une violence mais plutôt comme un remaniement des parcours juvéniles, associé à une évolution progressive des sociabilités.
- 13 Même si cette question du rapport des jeunes aux institutions ne constitue pas le cœur de leur propos, deux autres articles font état du rôle des institutions sur les déplacements juvéniles hors de leur quartier : rôle du collège et des services sportifs ou de loisirs dans les premières expérimentations de « sorties » et l'apprentissage du « dehors » (Julie Deville), ou sur les déambulations intra-urbaines des jeunes : rôle variable du centre social selon la situation (intégration vs relégation) du quartier au regard du centre-ville (Francis Bailleau et Patrice Pattegay).
- 14 Ces derniers nous présentent en effet deux quartiers de villes moyennes, l'une traditionnellement bourgeoise, à l'intérieur des terres, l'autre traditionnellement ouvrière, ouverte sur la mer. Un quartier enfermé et un autre ouvert à la circulation, comme un passage. Dans l'un et l'autre cas, et comme cela a été précédemment observé pour Saint-Denis, les filles se font rares et restent dans les espaces privés. Cette conduite leur est imposée autant par la culture ouvrière traditionnelle et assez puritaine que par les cultures méditerranéennes. Si le rapport centre-périphérie urbaine et la situation socio-économique des habitants apparaît modeler les comportements des sorties « en ville », le contexte topographique plus large semble avoir également un impact sur les

« virées », assez lointaines parfois, dans le cas de la ville intérieure, ce qui n'est pas observé dans la ville portuaire.

- 15 La topographie est sans doute plus tyrannique dans les espaces de faible densité (Fabrice Escaffre, Mélanie Gambino et Lionel Rouge). Dans ce cas, comme dans le précédent, la situation économique et familiale des jeunes est déterminante, mais on aurait tort de négliger les obstacles que constitue l'éloignement des centres urbains et des lieux d'échange à l'accès à la connaissance, à la culture et à l'emploi. L'éloignement est certainement un élément de plus qui pèse de façon non négligeable sur ceux qui disposent de peu de ressources ; cet éloignement est d'ailleurs souvent lui-même le résultat de ces faibles ressources. Il s'agit en effet d'un moindre mal plutôt que d'un véritable choix.

Le dépassement des usages adolescents de l'espace ou comment fabriquer une société adulte

- 16 On a parlé de « jeunes », mais de qui parle-t-on exactement ? Non pas que la jeunesse, ici comme ailleurs, ne serait qu'un « mot » mais plutôt que le vocable « jeunes », sous sa forme substantive sert d'abord à désigner des usagers masculins des espaces publics, saisis dans des moments où, déliés de l'accompagnement parental et des institutions dédiées à l'enfance, ils apparaissent, solitaires mais le plus souvent agrégés, comme les principaux occupants de l'espace observé. Le terme, que l'on aurait pu croire générique, sert à désigner en fait un groupe particulier dans un contexte donné. C'est donc un phénomène et non un groupe ou une classe d'âge qui se trouve ainsi circonscrit. Les auteurs des articles recueillis pour ce numéro, s'efforcent d'ailleurs, à la suite de bien d'autres, d'opérer ce travail de déconstruction qui consiste à passer de l'identification du groupe à l'analyse des usages sociaux et à leurs représentations.
- 17 Puisque l'intime de l'intérieur des logements est souvent trop exigü, il peut être repoussé dans des « micro lieux » : cage d'escalier, abribus (Gilles Henry). Il faut parfois pouvoir s'échapper de foyers où le dedans perd sa capacité de protection quand les difficultés des adultes sont omniprésentes, qu'il s'agisse de difficultés matérielles ou familiales, ou – par exemple – de difficultés de statut lorsque les parents sont sans papiers... Mais l'on aurait tort de croire que ces espaces ne sont investis que parce que les conditions de logement sont insuffisantes. Il s'agit surtout de lieux transitionnels : barrière d'école ou lavoir, à la campagne, où se construisent des sociabilités qui échappent à la famille mais restent dans la proximité tout en donnant sa place au groupe des pairs.
- 18 C'est une autre forme d'utilisation de l'espace public par des groupes de pairs que décrit Jean-Marc Berthet dans son article sur les « jeunesses périphériques » dans les zones commerçantes du centre ville lyonnais. La pratique de l'espace y apparaît comme une suite « d'épreuves », et la déambulation des jeunes y fait figure de ressource pour l'apprentissage de nouvelles formes de rapports à l'autre et pour la construction des identités, dans des lieux qui jouent, là encore, un rôle intermédiaire puisque le quartier y est, avec le groupe, « déplacé dans la ville ».
- 19 Ce qui se dessine toutefois à travers ce travail et qui retient l'attention, c'est la constitution d'un « usage adolescent » de l'espace, formule empruntée à Julie Deville, qui, lorsqu'il ne rencontre pas les conditions de son dépassement, se transforme en dépendance ou en aliénation. Cet usage adolescent des quartiers de grand ensemble, des espaces commerciaux se rencontre également – on l'a vu – dans des espaces de moindre densité. Nous nous garderons bien de le décrire ici en quelques lignes. Ce sur quoi nous souhaitons insister ici est d'un autre ordre. L'emploi ici du terme adolescent dans sa

forme adjectivale et non substantive vise à désigner une condition commune pour ce qu'elle contient d'inachèvement et de transitoire, et non pour renvoyer le problème à une solution d'ordre exclusivement psychopédagogique, voire familialiste. Au contraire, la condamnation à un usage adolescent du quartier, différente pour les filles et les garçons, est bien le produit d'un contexte social, culturel, urbanistique, politique même, particulier. Elle prend un caractère d'autant plus aigu qu'elle s'inscrit dans des espaces assignés à une immaturité civile, c'est-à-dire considérés comme dépourvus de capacités à produire leurs propres régulations civiles et sociales. Autrement dit, l'enfermement dans un usage adolescent de l'espace est le produit d'un espace renvoyé sans cesse à son adolescence.

- 20 Ce qui frappe, dans les descriptions qui sont faites aujourd'hui de l'expérience spatiale des jeunes dits des cités (en dehors de l'école) est non pas l'absence d'adultes dans leur univers ni l'existence d'un entre-soi particulièrement fort, mais que la présence adulte y est principalement incarnée par des figures d'ordre (policiers, vigiles...) ou par celle de substituts parentaux. Pour le dire de manière caricaturale : dedans, la famille ; dehors, la police ; entre les deux... La parole adulte ne peut se réduire à cela. C'est là une lecture seconde que nous faisons de ces articles, lecture qui n'engage que nous, et qui est une invitation à envisager d'autres formes et d'autres statuts de paroles adultes dans l'espace du « dehors ».

En forme de conclusion : un numéro inachevé suite à la disparition de Delphine Nivière

- 21 Nous devons être trois à conduire ce dossier sur l'espace et les jeunes. La disparition brutale, le 5 mars 2007, de Delphine Nivière, la plus jeune et la plus brillante d'entre nous, qui devait traiter de la question du logement, a amputé ce numéro d'une partie essentielle pour dire le dedans et le dehors. Il nous a fallu quelque temps pour réagir et décider de poursuivre malgré tout ce travail. Il est donc terminé dans son inachèvement, comme l'œuvre de Delphine qui, à 28 ans, avait de nombreux travaux en cours.
- 22 Bien plus que l'inachèvement de son œuvre, c'est elle que nous regrettons avec son intelligence, son exigence et sa joie de vivre. Elle nous manque.